

Entretien autour du socialisme gourmand

SIMON LECOMTE ET PAUL ARIÈS

À la veille des élections présidentielles et législatives, Paul Ariès publie *Le Socialisme gourmand, petit traité politique du Bien-vivre* (La Découverte). Un ouvrage de synthèse qui défend une objection de croissance ancrée dans les gauches et amoureuse du bien-vivre.

Simon Lecomte : Tu dis que ton nouveau livre est celui d'une défaite assumée et d'un immense espoir. Tu évoques la gigantesque banqueroute des « socialismes réels ». Tu sembles cependant reprendre très vite espoir, ce qui ne surprendra pas ceux qui te côtoient...

Paul Ariès : J'avoue avoir eu souvent, ces dernières années, la gueule de bois idéologique. J'ai toujours fait l'éloge du doute, mais l'horizon a semblé bien des fois bouché. Je répétais certes qu'il ne fallait pas se laisser envahir par le discours anxigène et fataliste qui participe tant à la répression de la vie, mais je me sentais un de ces révolutionnaires devant apprendre à vivre sans révolution. J'aurais aimé me libérer plus tôt de cette tempête pessimiste qui fait ployer les gauches, mais j'avais besoin de cet appel du grand large que représentent les mouvements pour le « bien vivre ».

J'avais dit que je ne finirais cet ouvrage, en chantier depuis des années, que si j'avais la conviction intime que mes nouvelles raisons d'espérer tenaient moins à l'optimisme de ma volonté qu'à un amoncellement de signes témoignant de quelque chose en souffrance, bref de la possibilité d'une victoire. Vitupérer *ad nauseam* contre l'imposture et les espoirs déçus et trahis aurait été en effet une perte de temps si les conditions n'étaient pas réunies pour apercevoir dans le ciel des divers continents les signes annonciateurs d'un nouveau socialisme, d'un socialisme de la décroissance, d'un écosocialisme, d'un socialisme qui préfère chanter la vie au présent à l'attente de « lendemains qui chantent ».

S.L. : Tu cites des dizaines de nouveaux gros mots qui tous cherchent à ouvrir la même porte, qui tous témoignent de la volonté de rompre une sorte d'ensorcellement sémantique : le « *sumak kaway* » des indigènes indiens, le « *buen vivir* » (bien vivre) des gouvernements équatoriens et boliviens, les « nouveaux jours heureux » des collectifs des citoyens-résistants (clin d'œil au programme du Conseil National de la Résistance dont le titre était *Les jours heureux*), la « vie pleine » de Rigoberta Menchu (Prix Nobel de la paix 1992), la « sobriété prospère », la « frugalité joyeuse » ou, encore, les « besoins de haute urgence » du mouvement social en Guadeloupe,

etc. Tu développes la thématique d'un nouveau « socialisme gourmand »... Je me souviens que le mot t'est venu il y a quelques temps déjà, en regardant de nouveau le chef d'œuvre de Théo Angelopoulos *Alexandre le grand*, le conflit entre deux révolutions, deux socialismes.

P.A. : Je te remercie de citer Théo car tu sais tout ce que je dois à son imaginaire. Théo est mort le 24 janvier dernier renversé par une moto alors qu'il préparait un nouveau film sur la révolte grecque. Il fait partie des poètes qui frayent devant eux nos chemins d'émancipation. Tous ces nouveaux « gros mots » permettent eux aussi de définir un nouvel horizon émancipateur. J'ai choisi de parler de « socialisme gourmand » pour penser et marcher

Le socialisme gourmand prend au sérieux l'idée que seul le désir est révolutionnaire

en dehors des clous. Parler de « socialisme », c'est continuer à dire que nous avons des ennemis à vaincre, autant le capitalisme que le fétichisme d'État ; c'est rappeler que les socialismes n'ont été croissantistes qu'accidentellement et qu'il est donc possible de penser un socialisme sans croissance.

Parler de « gourmandise » permet d'en finir avec l'idée d'un socialisme du nécessaire, qui ne va jamais sans générations sacrifiées, donc aussi sans appareil de parti ou d'État gérant cette mal-jouissance. C'est aussi mieux identifier le mal qui nous ronge, ce travail de mort qui caractérise le capitalisme, c'est se défaire des passions tristes y compris dans nos formes d'engagement, c'est avoir foi dans les capacités de régénération des forces de vie, c'est choisir de développer des politiques qui éveillent la sensibilité, le sens moral contre les critères de performance et d'efficacité qui sont ceux du capitalisme. Le pari est que les termes

accolés « socialisme » et « gourmand » enfanteront beaucoup plus que leur simple addition. C'est donc prendre au sérieux le constat que les mots sont des forces politiques, des puissances imaginaires qui peuvent faire bouger des montagnes si elles émanent des masses...

S.L. : Il me semble que tu nous dis cependant bien autre chose. Tu consacres un chapitre à ce que tu nommes le socialisme en souffrance. Il s'agit d'ouvrir sur quelque chose qui existe déjà au moins en creux, mais que nous ne percevons pas, qui reste innommable, non représentable, inactuel mais dont nous avons besoin pour être du côté du vivant. Tu dis qu'une gauche qui fréquente trop assidûment le système ne peut que

devenir inauthentique. Tu ajoutes qu'une autre gauche n'a pourtant jamais cessé d'exister, de résister et même de créer. Il s'agit de nous émanciper de la contrainte de (nous) penser dans les catégories de nos adversaires, avec leurs agendas, leurs ordres du jour, leurs priorités et leurs limitations, leur insensibilité, leur forclusion.

P.A. : Je fais appel à une notion proposée par Jean-François Lyotard : une parole peut être dite « en souffrance » en raison de sa trop grande différence, lorsqu'elle échappe aux catégories de perception et de conceptualisation dominantes, lorsque le régime des phrases ou les genres établis sont tout simplement incapables de l'accueillir. Ainsi, les manifestations du socialisme gourmand échappent aux catégories du sentir et du dire, qui sont devenues celles des gauches moribondes. Combien a-t-il fallu batailler pour convaincre que refuser la malbouffe, combattre la

« sportivation » de la vie, c'est aussi faire de la politique du point de vue des dominés ? Pourquoi a-t-il fallu batailler pour faire admettre que le *Slow food* ou les villes lentes sont déjà des petits bouts de solution ?

Rendre le socialisme gourmand possible, c'est donc d'abord le rendre perceptible. La gauche n'a rien vu venir : ni le féminisme, ni l'écologie, ni le racisme de gauche, ni la haine de l'islam, ni le mouvement « queer » et la question des genres, ni l'antisépécisme et la nécessité de penser d'autres rapports aux non humains, ni la montée en puissance de l'individu et celle des communautés, ni la désobéissance, ni la nécessité d'inventer d'autres rapports à la nature. Le socialisme gourmand reste littéralement invisible car nos sens (comme nos idées) sont limités, claquemurés par le système. Lyotard rappelle à juste titre qu'une journée de travail n'évoque jamais la même chose pour un salarié et pour son patron. J'ai donc voulu rendre compte non pas d'une gauche inexistante, mais d'un socialisme largement invisible bien qu'existant déjà partiellement. On ne peut qu'être sidéré devant la cécité face à ce que fut le mouvement coopératif.

S.L. : Tu opposes ce que tu nommes le socialisme du désir au désir de socialisme. Tu cites Léon Bloy qui prévenait que la colère des dieux s'abattraient sur ceux qui oseraient toucher au désir des pauvres.

Le capitalisme a pénétré en nous et nous a contaminés : notre corps est le premier territoire à libérer

P.A. : Le ciel ne nous est pas tombé sur la tête, mais il est de plus en plus difficile d'exister réellement dans cet univers voué à la marchandise et à l'accumulation sans fin... Nous peinons à donner un sens réel à nos existences et nous sommes devenus sourds aux appels à la vie. Le vrai dissensus est aujourd'hui de parler la langue du plaisir avant celle de la revendication. La gauche n'a pas compris que le peuple n'aurait pas de désir à opposer au capitalisme tant qu'il n'aurait pas de droit au plaisir. Le syndicalisme a régressé lorsqu'il a cessé de faire contre-société. Le féminisme a régressé en exigeant la parité, ce qui a marqué le passage de la revendication du droit au plaisir à celle du droit au pouvoir. Souvenons-nous de la consternation de la gauche sage et frugale face aux cortèges féministes dans lesquels les manifestantes faisaient le symbole du vagin avec leurs mains. Le socialisme gourmand prend donc au sérieux l'idée que seul le désir est révolutionnaire. Il ne s'agit plus de combler un manque mais de développer les liaisons sociales : « moins de biens, plus de liens ». Comme le proclamait Deleuze : « *Le désir est révolutionnaire parce qu'il veut toujours plus de*

connexions et d'agencements » (*Dialogues*, Flammarion, 1995). La véritable particule élémentaire, ce n'est pas l'individu, c'est la liaison, le don, la gratuité. Mais en même temps, si le désir est ce qui autorise le plein déploiement de la vie, il est alors aussi ce qui permet que s'opère l'individuation de l'individu. On peut comprendre dès lors qu'il puisse y avoir de la joie dans les maquis ou durant des grèves dures, longues, à l'issue incertaine. Autant de moments où le combat exprime « *la vérité même du mouvement de l'être* » c'est-à-dire la « *jouissance de l'être comme jouissance d'être* » (R. Mishari). Sans cette jouissance d'être, le socialisme ne peut qu'être un échec.

Là où le socialisme réel fut si souvent celui de la tristesse, le socialisme gourmand chemine vers une positivité existentielle ; je dis bien chemine, non parce qu'il rencontre des obstacles, mais parce que le bonheur est un acte, pas un état. La jouissance d'être n'est pas contradictoire avec la limite. Elle n'est pas davantage rectiligne. Puisque le désir est multiple et contradictoire, le socialisme gourmand ne peut donc qu'être polymorphe, symphonique, excédentaire... C'est pourquoi le mouvement pour la réduction du temps de travail (les 32 heures, tout de suite) reste un instrument essentiel de libération. C'est pourquoi il ne peut y avoir de socialisme gourmand sans droit à un revenu garanti. Mais aucune réduction du temps de tra-

vail et aucun revenu garanti ne pourront jamais à eux seuls (nous) sortir des années du « plus de jouir » capitaliste, ne pourront résoudre nos angoisses existentielles et nous libérer des réponses capitalistes. C'est pourquoi, il nous faut construire dès maintenant des îlots de socialisme gourmand afin de casser l'imaginaire capitaliste et ce que l'imaginaire socialiste a de capitaliste.

S.L. : Tu parles d'un socialisme de la passion que tu opposes au capitalisme.

P.A. : J'emprunte ici l'argumentation sans faille de Plinio Prado. Nous devons en finir avec ce qui restait de philosophie antique dans les socialismes réels et ne plus être du côté de l'ascèse. Ce programme philosophique fut aussi un programme politique qui s'est révélé néfaste. Face au rigorisme, le socialisme gourmand doit inscrire, au contraire, à son programme le droit à l'intensification et au raffinement du sensible, qui n'est nullement le « *jouir sans entraves* ».

Cette thèse est féconde parce qu'elle prend le contre-pied de celle sur la soi-disant crétinisation des masses : les gens sont moins bêtes que désespérés, moins manipulés



qu'insensibilisés. Le socialisme gourmand ne prêche pas une quelconque ascèse corporelle, le refus d'un corps mauvais et putrescible dont il faudrait apprendre à se (dé)fier au profit d'une belle âme pure et immatérielle. Les politiques du « bien vivre » que nous proposons ne sont pas des incitations à s'automutuer.

Nous devons réapprendre des mots et des gestes pour nous rendre disponibles aux sentiments. Jean-Luc Nancy propose celui d'adoration. Pourquoi pas si nous lui enlevons toute dimension théologique. Il s'agit aussi de nous donner des gestes, d'apprendre à nous « réincarner » dans nos propres corps. Le capitalisme a pénétré en nous et nous a contaminés : notre corps est le premier territoire à libérer. Nous ne sommes pas sans bagages pour commencer ce voyage : je pourrais citer ce travail sur la sensibilité qu'est l'engagement militant, le fait que nos moi se frottent les uns aux autres dans une perspective qui n'est pas celle du profit ; je pourrais citer les mille façons de travailler autrement que développent le mouvement coopératif, l'économie sociale et solidaire, les mille façons de vivre autrement avec l'habitat autogéré, les AMAP, les SEL, les monnaies locales, le refus de la « sportivation de la vie », qui va bien au-delà de la nécessaire critique du sport.

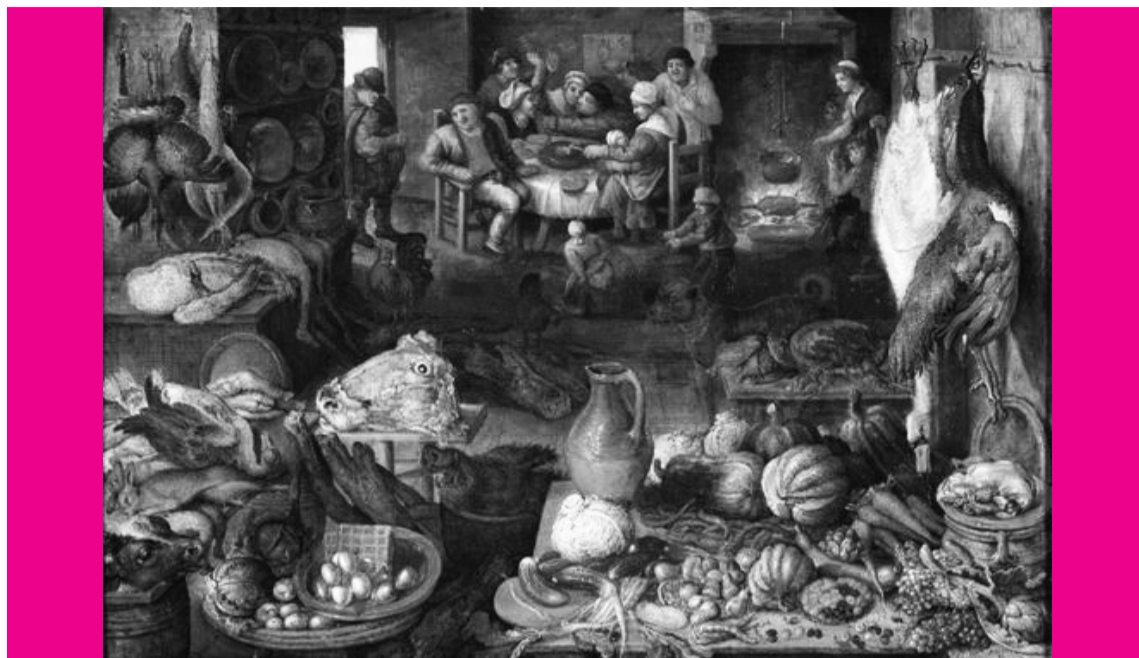
S.L. : Tu expliques longuement comment les gauches ont volontairement sacrifié le syndicalisme à bases multiples, le socialisme et le communisme municipal, le mouvement coopératif... Tu rends finalement ces gauches-là responsables de leur échec. Tu en conclus à la nécessité de faire sécession aujourd'hui. Tu en fais même la condition première d'une issue au capitalisme, d'une refondation d'un nouveau socialisme. N'est-ce pas un point de vue défaitiste ?

P.A. : Ce faire sécession est tout sauf du défaitisme, c'est un appel au protosocialisme. Les gauches du xx^e siècle n'ont pas su (ou voulu ?) développer des réalisations à la hauteur de leur projet ; elles ont abandonné l'idée de faire contre-société et de cultiver leur autochtonie. Elles se sont mises en jachère. Elles ont pensé que la meilleure façon d'avancer vers le socialisme était de camper dans l'enceinte du capitalisme pour y travailler ses contradictions de l'intérieur. Résultat : non seulement le peuple n'existe plus (ou si peu), mais il n'a jamais été autant intégré corporellement (de par ses modes de vie) et mentalement (de par ses valeurs) dans le capitalisme et le productivisme. Conséquence : les gauches ont fini par y perdre leur âme. Comment se plaindre qu'elles soient devenues gestionnaires alors qu'elles n'ont eu de cesse d'intégrer les milieux populaires à la nouvelle économie (psychique) capitaliste et au mode de vie qui lui correspond et l'entretient ? Ce qui est certain c'est que nous devons multiplier les expérimentations, car seules les marges permettront de recréer une politique vivante. En « permaculture », les marges désignent ces lieux en bordure qui sont toujours les plus féconds, les plus vivants. C'est là qu'on rencontre le maximum de métissage, de biodiversité. Les marges ont donc vocation à devenir

autant de lieux de vie, de laboratoires du futur.

S.L. : Tu parles aussi de la nécessité d'inventer un socialisme existentiel. Tu évoques des aspects classiques comme l'invention de nouveaux communs mais tu dessines aussi d'autres perspectives en évoquant la place de la fête et de la fantaisie, en appelant à l'amour et à l'amitié, en invitant à la beauté... Tu parles même de la nécessité d'inventer des exercices spirituels opposés à ceux du capitalisme : l'école capitaliste, la TV-lobotomisation, les sports de compétition, l'agression publicitaire, etc. J'avoue avoir découvert certaines pages bien cachées de l'histoire du socialisme concernant les expérimentations sexuelles, alimentaires, ludiques, etc.

P.A. : Ce socialisme pratique que j'évoque est nécessairement métèque : il ne s'agit nullement de songer à un retour aux architectes sociaux, aux systèmes tout faits (Cabet, Weitling, Dézamy...). Le socialisme pratique est nécessaire-



important que la crise sociale et politique actuelle a créé les conditions d'un retour au « socialisme municipal », au mouvement coopératif, à un syndicalisme de services, à l'économie sociale et solidaire. C'est enfin la condition pour que la gauche retrouve le peuple.

chemin de l'émancipation. La centralité des couches moyennes a été une façon de discipliner les milieux populaires.

S.L. : Tu évoques aussi ce que tu nommes un socialisme de parole.

vert d'adapter la planète et l'humanité aux besoins du productivisme, nos vieux mots d'ordre économicistes et amoraux seront de peu de poids pour s'opposer aux modifications du climat, à l'exploitation des gaz de schiste, au transhumanisme, etc.

Nous avons besoin de partager une vision de l'humanité et une conception de ses rapports à ce qui l'environne qui relève bien du jugement moral et pas seulement des connaissances scientifiques. Si le capitalisme était capable de contraindre les humains à intérioriser son imaginaire amoral, alors nous ne serions déjà plus capables de nous y opposer. Ni en Grèce, ni en Afrique, ni en France. Sur quoi prendre appui ?

La politique du bien vivre peut être considérée comme une politique morale. Cette morale est une morale populaire puisqu'elle satisfait le plus grand nombre (les 99 %) mais aussi parce qu'elle entretient, comme le dit Orwell, avec les gens ordinaires des relations privilégiées. J'ajouterai que ma morale est non seulement athée, mais qu'elle est celle des passions joyeuses. Les sentiments négatifs vont trop souvent de pair avec les passions tristes qui sont celles du capitalisme. Ce choix des affects positifs n'est pas seulement conforme à l'essor des passions joyeuses qui composent le seul aliment dont peut se nourrir le « socialisme gourmand » mais c'est aussi le plus conforme aux grandes passions des gauches qui ont toujours été historiquement des affects positifs.

Je pense à l'amour, au partage, la fraternité contre la repentance, l'ordre, la peur des enfers. La gauche peut prendre les armes mais elle n'est pas guerrière. Elle rêve de concordance. Elle est hantée par la question de la non-violence. La droite, elle, est volontiers violente, militariste, prédatrice (ne serait-ce que dans les rapports économiques et dans sa vision des relations humaines). Les terrains de jeu de la gauche sont peu virils : la paix, le pain, la santé, l'éducation, autant de figures féminines dans son Panthéon qui ne sont d'ailleurs pas tant des allégories que de vraies femmes, des femmes du peuple, des femmes émancipées. Ce dont nous manquons pour nous insurger comme le dit aussi Miguel Benasayag, ce n'est pas de motifs de mécontentements, c'est de la joie nécessaire pour pouvoir se rebeller. Ce qui nous rend impuissants ce sont les passions tristes. ■

Songer aux mille façons de construire des « petits bouts de socialisme » demeure iconoclaste même si ce chemin est un des plus courts pour inventer des gauches buissonnières, des gauches maquisardes contre l'impuissance des gauches gestionnaires ou gesticulatoires

ment kaléidoscopique et tourbillonnant. Il n'y a nulle unification a priori, mais il n'y en a pas davantage a posteriori. L'écriture du socialisme gourmand se fait en spirale puisqu'il s'agit de penser des ruptures réelles qui ne sont plus des ruptures globales.

Ce qui est contestable, ce n'est pas que les gauches aient voulu questionner la sexualité, l'alimentation, la pédagogie, les astres, etc., mais d'avoir cru au pouvoir, c'est-à-dire à la centralité de la révolution, à la possibilité de changer de vie en imposant des modèles qui écrasent la subjectivité individuelle et collective. Le socialisme pratique répond à la nécessité pour les gauches d'une cure de dissidence. Nous devons accepter le fait que le combat révolutionnaire procède souvent par des détours : la grammaire avec Proudhon, la médecine avec Raspail, la sexualité avec Reich, l'astronomie avec Blanqui, la pédagogie avec Jacotot. Une chose cependant n'a pas changé depuis Marx et Engels, depuis Guesde et Lénine, depuis Paul Brousse ou Benoît Malon : les défaites successives s'expliquent par le refus d'une partie des forces socialistes de tenter de réaliser des « petits bouts » de socialisme. Cet échec fut donc souhaité, revendiqué, programmé, organisé et finalement réussi et applaudi. Ce sont (presque) toujours les mêmes qui s'opposent au mouvement coopératif, à l'économie sociale et solidaire, à l'extension de la sphère de la gratuité, au nom de la pureté du combat de classe nécessairement frontal, au nom de la construction prioritaire du grand parti révolutionnaire.

Songer aux mille façons de construire des « petits bouts de socialisme » demeure iconoclaste même si ce chemin est un des plus courts pour inventer des gauches buissonnières, des gauches maquisardes contre l'impuissance des gauches gestionnaires ou gesticulatoires. Le détour par les expériences historiques est d'autant plus

S.L. : Tu évoques en effet la nécessité d'un socialisme populaire...

P.A. : Toute la stratégie du socialisme gourmand pose en effet la question du renouveau des cultures populaires entendues comme des cultures pré ou postcapitalistes. Contrairement à l'idéologie dominante, les milieux populaires n'ont pas disparu, ni les gens modestes, ni la classe ouvrière, ni la paysannerie. Parler de socialisme populaire suscite beaucoup de résistances, d'irritations. Il me semble qu'elles sont de même nature que celles suscitées par la mise en cause du dogme de la croissance économique. Certaines résistances sont théoriques. D'autres, esthétiques. Le « petit peuple » n'a jamais eu bonne presse dans les milieux socialistes, à quelques rares exceptions, comme celle d'Orwell qui ne cessa jamais de chercher une sorte de « bon sens populaire ». Michel Surya cite quelques-uns des noms d'oiseaux qui servaient à Marx à disqualifier la plèbe : « Masse amorphe, décomposée, ballottée », « vagabonds », « forçats sortis du bagne », « galériens en rupture de ban », « escrocs », « charlatans », « lumpenprolétariat ». Il est erroné de penser que les cultures populaires n'ont été que des sous-produits de la culture dominante, comme s'il pouvait n'exister, dans une société de classes, qu'une seule et unique façon de sentir, de penser, de rêver, d'être. Les milieux populaires ont toujours expérimenté des formes de vie « autres ». Comment faisait-on et comment fait-on pour vivre (et « vivre » malgré tout) et pas seulement survivre, sans beaucoup d'argent, sans épargne ? Quelles valeurs ont-elles émergé de ces modes de vie ? Refuser la primauté des « couches moyennes », c'est refuser le fétichisme de l'économie, celui de l'État et la fausse solution de l'étatisation du capitalisme comme

P.A. : Il ne peut pas y avoir de socialisme gourmand sans appel à la subjectivité, or la subjectivation requiert le langage, mieux, la prise de parole. Les mouvements sociaux récents éprouvent le besoin de renouveler la langue. Le désintérêt des gauches pour le langage a accompagné l'effondrement des projets, la faiblesse des mobilisations, mais aussi la crise de la créativité langagière populaire (malgré l'argot des jeunes des banlieues). Il a accompagné la disparition d'une langue politique qui défie l'ordre. L'histoire des gauches se confond avec celle du pouvoir de la parole, en particulier celle des tribuns : Robespierre, Saint Just... oserais-je dire Mélenchon. Le langage des gauches est devenu étranger, incompréhensible pour le commun. La gauche doit retrouver sa capacité de séduction, de mobilisation mais aussi de compréhension. Je suis heureux que l'on réapprenne à se nommer et à nommer l'ennemi : une des plus grandes victoires de la bourgeoisie est d'avoir rendu innommable sa propre classe. Après le « Président des riches », Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot traiteront dans le prochain hors série du *Sarkophage* du « président des pauvres ». Jacques Rancière a montré que le nom est ce qui garantit la puissance ; la naissance se fait par la parole ; priver de parole c'est renvoyer dans l'innommable. J'ajouterai que la parole de gauche doit être de rappeler que les savants n'ont pas le monopole des savoirs.

S.L. : Tu conclus *Le socialisme gourmand* par l'éloge du socialisme moral.

P.A. : En parlant de morale et pire encore, de socialisme moral, je sais que ne manquerai pas de m'attirer les foudres de tous les gardiens du temple. Mais je suis convaincu que face aux projets fous du capitalisme